

Cette œuvre est mise à disposition selon les
termes de la Licence Creative Commons
Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale
Partage à l'Identique 2.0 France.

www.fantomurbo.fr

François Dubos

LE DISTRIBUTEUR DE COCA-COLA

Nouvelle

1999

Le distributeur de Coca-Cola ne bouge pas.

Ça doit être horrible d'être un distributeur de Coca-Cola. Les gens passent et vous vident peu à peu, sans vous accorder une grande attention. Souvent ils sont plusieurs. Ils parlent, rient, chahutent ou pleurent. Enfin... Qui irait acheter un Coca en pleurant ?

Aucun d'eux ne vous adresse le moindre regard. Encore moins la parole. Il faudrait être fou pour vous parler. Au mieux jettent-ils un regard distrait à l'étiquette bleue indiquant les prix. Mais ça n'est certainement pas pour essayer de percer la véritable nature de votre Moi freudien, votre esprit intime, votre âme. Vous vous tenez là, immobile, froid, inerte (à cause de la réfrigération interne). Votre but se résume à satisfaire un besoin primaire, trivial, bien qu'universel.

Quelque fois, pourtant, on vous cherche des yeux. On semble essayer de vous découvrir. Et quand enfin on vous voit, c'est comme un vieil ami qui vous sourit, et court vers vous, le visage illuminé par la joie de savoir sa soif bientôt étanchée.

Certains vont jusqu'à s'exclamer : *En voilà un !* à vous, le vénérable représentant d'une espèce en voie de disparition. Mais alors, vous vous sentez pourchassé, pris au piège. Toute fuite est impossible. Quel sort lugubre. N'est-ce pas ?

Vous regardez les gens marcher. Vous vous demandez ce qu'ils peuvent bien penser. *Voilà un distributeur de Coca-Cola*. Ou bien ils ne pensent rien. Vous vous trouvez là, posé comme un petit vieux sénile sur son banc. Quoique... Le petit vieux suscite au moins la compassion ou les moqueries, c'est selon. Vous ? Rien de tout ça.

Il pourrait y avoir une petite consolation : l'argent. Hé oui, c'est que vous vous en faites, de la monnaie, avec tous ces Coca-Cola. Lentement, vous reprenez espoir, vous croyez vous enrichir grassement. Un jour, qui sait, les distributeurs de Coca-Cola auront des jambes, des bras, une bouche. Une place à l'ONU. A ce moment-là, vous serez largement en mesure de vous payer plein de trucs géniaux : une nouvelle étiquette des prix, du lubrifiant pour vos rouages. Une jolie petite diode bleue.

C'est à ce moment-là qu'arrive le type patibulaire, à l'odeur douteuse. La crasse semble lui déborder des oreilles. Et voilà-t'y pas que cet ignoble personnage s'en prend à votre pécule ! Il le fourre dans un sac malpropre, lance le tout sur le banquettes de sa fourgonnette et s'enfuit sans un mot. Vous laissant choqué, encore tremblant, le ventre vide. Le cœur gros.

Les jours s'écoulaient, toujours plus longs que la veille et des millions de fois plus courts que le lendemain. Un rythme infernal, hypnotique. Pour toujours... Ou presque.

Parce qu'un beau jour, le même gros lard antipathique viendra pour la dernière fois. Après vous avoir une nouvelle fois détroussé, il placera sa main à hauteur de vos parties les plus intimes, saisira votre câble d'alimentation sans aucun égard pour votre pudeur...

Et vous débranchera.

Alors que votre corps inerte commencera à se réchauffer, vous vous laisserez emporter. Votre regard vide et désabusé accordera une attention très relative à la marque poisseuse que votre socle aura laissée sur le sol. D'autres mains étrangères vous placeront dans un conteneur, entre quatre de vos semblables. Vous vous surprendrez à croire en un ailleurs, un avenir possible, là même où l'on a projeté de vous envoyer. Mais vous ne le saurez jamais car, épuisé, vous aurez disparu avant l'arrivée.

Oh oui. Ça doit être absolument horrible d'être un distributeur de Coca-Cola.

1.

Le matin. Chambre de Roger. Lit conjugal.

Le réveil sonne à sept heures. A partir de cet instant, Roger dispose de soixante-cinq minutes pour se préparer, manger et partir au lycée. Roger a quarante-sept ans. Il enseigne l'anglais depuis vingt-trois ans. Un métier qu'il n'a pas vraiment choisi. Il est venu, s'est bien plu, est resté. Et puis, surtout, il n'a jamais réellement eu envie d'aller voir ailleurs.

Il se lève, après avoir caressé le dos de sa femme, encore endormie. Elle ne travaille pas. Certains pensent qu'elle a de la chance. La chance de ne pas avoir à se lever tôt le matin (sept heures?) pour aller gagner sa pitance. D'autres songent qu'elle doit bien s'ennuyer. Mais, n'ayant pas à se lever tôt, elle ne se rend plus compte du privilège éventuel que cela peut constituer. Et elle fait partie de ces gens qui ne s'ennuient jamais, parce qu'ils savent toujours exactement ce qu'ils ont à faire (quoi que ce soit). Depuis vingt ans qu'elle fonctionne ainsi, il est par ailleurs probable qu'elle aurait changé de mode de vie si jamais elle était arrivée à s'ennuyer.

Roger se rend à la salle de bain, du pas lourd et maladroit que son épouse appelle *La Dégaine Matinale de Cromagnon*. Pour rire.

Il voit son reflet dans la glace. D'accord. Il n'a jamais été très beau, de toute façon. Ni grand, ni fort, ni rien du tout. Et puis la quarantaine ne l'a pas raté. Il saisit ses poignées d'amour, et les remue, embarrassé. Il se rase, avant de s'entraîner à sourire. Un rituel immanquable pour bien commencer la journée. Techniquement, il enchaîne plusieurs modèles : le *Discret*, le *Charmeur*, le *Futé*, le *Confus*, le *Coupable*, le *Forcé*. Le *Grand et Large*, avec des plis au coin des yeux : une spécialité maison.

Il prend ensuite une douche tiède (32°C), sans s'y attarder. Enfile un slip blanc, ses chaussettes bleues. Se brosse un peu ce qui lui reste de cheveux. Il regagne ensuite sa chambre, opte pour une chemise verte à carreaux, avec un peu de blanc et de marron aussi. Un pantalon de velours côtelé, un pull-over gris. Il ajuste son col et descend dans la cuisine, sans faire de bruit.

Barbara, la fille de Roger, quatorze ans au compteur, est déjà attablée. Goulûment, elle dévore le contenu d'un bol estampillé *Minnie & Friends*. Des céréales. Elle sourit en apercevant son père. Ce dernier réfléchit un instant, repassant mentalement son catalogue personnel *Sourires du Matin*. Sagement, il fixe son choix sur *Sourire gâteaux du papa mal réveillé*. Il fait mouche immédiatement. Barbara émet un léger rire, à peine quelques syllabes claquant dans l'air, tendres et fraîches.

Roger sort du placard son bol *Gaston Lagaffe* qui lui va si bien. Un cadeau d'anniversaire de la femme et de la fille, pour ses quarante-deux ans. Tout à fait en accord avec sa personnalité. Se versant lui aussi un peu de céréales caramélisées, Roger réalise qu'un début de migraine lui vrille le crâne. Lentement, mais sûrement. Accompagné d'une vague nausée. Barbara s'approche, lui dépose un baiser sur la joue, puis quitte la pièce d'un pas aérien.

Roger examine son bol en silence. Gaston Lagaffe, figé là sous un énorme fardeau à répéter la même phrase pour l'éternité (*Et paf! Un an de plus !*), a l'air d'avoir vieilli lui aussi. Roger vide son bol, se forçant presque. Parce qu'il n'a pas vraiment faim. Il n'a jamais vraiment faim. Plus de grosse fringale en milieu de journée ou en pleine nuit. Il n'a jamais vraiment envie d'être propre, non plus. De rire, de baiser, de dormir, de s'amuser. Il se lave, pourtant, il rit, baise, dort et s'amuse. Mais c'est sans envie.

Sur ces mornes considérations, il range son bol et sa cuillère dans l'évier immaculé. Son sourire lui colle aux lèvres comme le sucre d'un bonbon aux joues d'un marmot baveux. Aucune importance, du moment que ça cache son horrible nausée. Ça fera du bien aux collègues, aux élèves, aux autres. Ce soir, devant la télé, certains souriront tous seuls en revoyant en pensées le

rictus impayable du prof d'anglais. Un sourire communicatif, pense-t-il en entrant dans la salle de bain. Un petit tour par l'armoire à pharmacie, une capsule d'aspirine. Deux, peut-être.

2.

Cours d'anglais, salle 213 du lycée François Mitterrand.

Les élèves ne sont pas très bien réveillés. Petits yeux, petites mines. Roger se dit qu'il n'ont pas du se reposer suffisamment. Ou alors ils sont tous camés jusqu'à l'os, épuisés d'avoir partouzé toute la sainte nuit en écoutant du *heavy metal* satanique.

La porte est encore ouverte. Roger demande à l'une des silhouettes accablées d'aller la fermer. La fille (*C'est bien une fille, non ?*) se lève, titube jusqu'à la porte, la claque violemment, puis retourne s'écrouler sur sa chaise. Personne n'a bougé, ni même sursauté.

Roger toussote. Dans son esprit, une bouche imaginaire teste en temps réel tous les sourires que la sienne est capable de reproduire, selon l'émotion souhaitée. Il la stoppe sur *Professeur énergique et plein d'entrain*, y ajoute une pincée de niaiserie protectrice, et se colle le tout au visage. Quelques élèves esquissent des sourires fatigués en retour. Pure politesse, sans doute.

- Eric ? What do you think of Sonia's Mother ?

Ledit Eric sort en douceur de son coma superficiel, vaguement ébahi. Il toussote.

- On est où ? C'est quel texte ?

La chose inerte aux côtés d'Eric n'entend même pas les chuchotements paniqués de son voisin. Roger jette un regard hautement comique à une petite brune du premier rang. Elle laisse échapper un ricanement cristallin. *Touché.*

- Eric, please ! Just answer my question, alright ?

3.

Chez la mère de Roger. Dimanche après-midi.

La mère de Roger a soixante-douze ans. Un peu de mal à marcher, aussi, bien qu'encore en possession de tous ses moyens, et surtout de toutes ses facultés mentales. Son unique fils lui rend visite chaque dimanche, depuis vingt ans. De quatorze à seize heures, en général. Il arrive par la rue saint Pierre, qu'il prenait enfant pour aller à l'école, et se gare en face de la maison familiale, toujours dans le même sens.

Son père est mort il y a quelques années. L'arrêt cardiaque, imprévisible, banal. Regrettable. Un bel enterrement, avec des fleurs et même quelques larmes. Des souvenirs aussi, vite rejetés. On ne sait pas pourquoi. L'occasion de revoir ses deux sœurs aînées. Une fois en quinze ans. Discuter un peu.

- Comment va ta fille ? Barbara, c'est ça ?

- Le boulot, ça marche ? Je te plains, avec tous ce qu'on lit...

- Oui, tout pareil.

L'affreuse sensation de constater qu'on a simplement rien de plus à dire, et une paresse phénoménale. La promesse aussi maladroitement vaine de passer prendre un verre. Des adieux pressés, le soulagement du départ. Puis, le reste de la semaine, des insomnies sans fin, des douleurs au ventre, des pensées. Le père, la mère, les sœurs. Le passé. Le seul encore capable d'attaquer la couche de graisse immobile qui lui embaume le cœur. De longues nuits à le ressasser, ce passé, sans but, sans aucune foutue raison. Parce que tout va bien, quand même, non ? Après une ou deux

semaines, malgré tout, les choses sont rentrées dans l'ordre, d'elles-mêmes. Tout s'est endormi, à nouveau.

Sa mère pose une tasse devant lui. Roger est assis dans le canapé, le regard dans le vague. La femme aux traits fatigués lui verse du thé au citron. Comme tous les dimanches. Elle repose la bouilloire, puis s'assoit aux côtés de son fils, l'air inquiet. Roger regarde la tasse.

- Ça va ?

Il feint de sortir de ses pensées, attrape au passage le *Ha ! Je pensais à ma voiture mais je suis très heureux de te voir*, et répond :

- Ça va.

Un ton parfaitement rassurant. Elle sourit aussi, sans se défaire de son expression préoccupée.

- Des crackers ?

- Non merci. J'ai déjeuné.

- Ah... Je les avais achetés pour toi. Tant pis.

Roger lui sourit.

- Marie a préparé une fabuleuse choucroute. Je suis repu, je t'assure.

- C'est le plat préféré de Barbara, ça, la choucroute. Non ?

- Hum, oui, je crois. C'était délicieux.

- Et comment va-t-elle ?

- Barbara ?

- Non. Marie.

- Elle se porte à merveille. Je l'ai emmenée au restaurant, l'autre jour. C'était quand...

- C'était bien ?

- Succulent.

- Tu devrais faire attention, Roger. Je veux dire... Ton poids.

- Ah ?

- Tu as encore grossi, non ?

- Tu crois ?

Il se tâte le ventre, boudeur. Elle acquiesce.

- Je vais me mettre au régime, alors.

- Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

Il rit un peu, pas trop fort. A-t-il vraiment envie de lui mettre une claque ?

- Tu sais, je frôle les cinquante ans. C'est normal de prendre un peu de ventre à mon âge.

Elle acquiesce à nouveau, faussement songeuse, puis détourne le regard. Elle se lève et regagne la cuisine en silence.

- Tu devrais quand même surveiller ta tension.

Roger ne répond pas. Son père avait un souffle au cœur, il le sait bien. Il était quasiment obèse, bien sûr, mais ce n'est pas ce qui l'a tué. Il en est certain.

Depuis la cuisine, des bruits d'ustensiles se font entendre.

- Tu aimes les éclairs ? demande la voie aiguë de sa mère.

- Oh oui !
- Chocolat ou café ?
- Hum. Je ne sais pas. Comme tu veux.
- Ah non ! Il faut choisir, Roger.
- Alors va pour le café.
- Tu as raison, c'est moins lourd.

Roger s'empare de sa tasse et avale une gorgée de thé, brûlante, dans une grimace. A en juger par le bruit qu'elle produit, sa mère continue de s'agiter dans la cuisine.

- Maman ?
- Oui ?
- Pourquoi est-ce qu'on ne parle que de bouffe, toi et moi ?

Sur la fin, la voix s'est faite tremblante, ridicule. Il déglutit, la bouche sèche. Après un instant, sa mère apparaît dans l'encadrement de la porte, aux mains une assiette à dessert dans laquelle trône un gros éclair au café. Deux vieilles mains rosâtres, usées, parcourues de veines bleues.

- Qu'est-ce que tu as dis ?

Ses mains tremblent tellement que la pâtisserie glisse de l'assiette et va s'écraser au sol dans un bruit spongieux.

- Oh ! Non mais quelle merde !

La vieille femme semble complètement débordée, fixant l'étendue des dégâts avec stupéfaction. Roger se lève lentement et s'approche d'elle. Il pose sa main sur son épaule, et souriant à nouveau, l'amène à lui. Il la serre dans ses bras.

- C'est rien, Maman. Tout va bien. Il a fait un passage éclair, c'est dans sa nature.

4.

Lycée François Mitterrand. Salle des professeurs.

David Chouan, le professeur de mathématiques, est assis face à Roger. Ce dernier a revêtu son sourire *Je parle football, entre hommes, avec mon meilleur pote* et déblatère nonchalamment sur le compte du pitoyable arbitre ayant officié sur la rencontre Nice-Bordeaux. Un match truqué, très certainement. Défaite impossible. C'est clair.

David projette des volées de postillons à tout va à travers la pièce, mais Roger n'y accorde aucune importance. Nice, tout comme Bordeaux, n'importent pas grandement non plus. Il s'agit juste d'une illusion.

Non pas que la compagnie de son collègue soit particulièrement agréable, mais c'est le seul élément dans son entourage professionnel immédiat un tant soit peu comparable à un ami. Alors autant le ménager. Ses considérations stupides sur le football ou les voitures sont toujours préférables aux élucubrations syndicales du professeur de lettres, ou encore à l'arrogance méprisante du professeur (agrégé) de philosophie. Des palabres, toutes finalement semblables, épuisantes, creuses. Angoissantes.

Quand David Chouan parle, malgré la vacuité du propos et les postillons, au moins, l'ensemble est spectaculaire. Divertissant. Dans le pire des cas, on peut toujours observer sa glotte, en étudier les mouvements en fonction des sons produits.

- Et puis, si personne ne parlait, ça finirait pas devenir gonflant, non ?

- Non mais attends... Un carton pour ça ? A un moment donné, va p'têt falloir arrêter les conneries cinq minutes.

5.

Dans un café. Après-midi.

Roger s'est assis à une table. Il sirote un Coca-Cola. Il ouvre son sac, en sort un paquet de copies et un crayon. Il pose le tout sur la surface de bois laqué, toute ronde, puis s'attaque à la correction du premier devoir. Il griffonne quelques remarques sarcastiques dans la marge, bien conscient qu'outre le second degré, la barrière de la langue empêchera l'élève concerné de saisir l'humour de la chose. De temps à autre, il pose son crayon et engloutit une ou deux gorgées de soda. Le serveur dépose le ticket d'un geste virevoltant, au passage.

Roger s'autorise une pause et laisse son regard dériver à la ronde. Un peu plus loin, une femme, petite trentaine. Une limonade avec une paille. De grosses lunettes, qui lui vont bien. Du genre à porter des portes-jarretelles et des soutien-gorge beaucoup trop serrés. Elle bouquine, indécise, perchée au bord de sa banquette, se mordillant la lèvre. Roger s'imagine un instant à ses côtés, son bras fatigué autour de sa jeune taille ferme, sa paume caressant l'espace moite entre ses omoplates, sa peau électrique frissonnant sans relâche contre la sienne...

Au bar, le serveur mâchonne un chewing-gum sans grande conviction, les bras croisés. Il fixe l'horizon comme s'il essayait d'y discerner les contours d'un navire (peu probable à cinquante kilomètres des côtes). Dans l'air se répandent les volutes invisibles d'une chanson sucrée, un peu niaise.

Roger soupire, puis reprend la lecture de sa copie. Un coup de rouge par ci, un trait rageur par là.

You may have no idea how stupid this sounds, it's really painful to read.

Un léger tintement lui fait redresser la tête. La fille à lunettes à failli faire tomber sa petite cuillère. Son regard de chat croise le sien. Une petite seconde, un petit rien, et le cœur de Roger fait un bond dans sa poitrine. Elle esquisse un sourire embarrassé, baisse la tête dans un froncement de sourcils. Comme si, par magie, elle avait vu, dans les yeux de l'homme assis à quelques mètres, quelque chose d'affreusement gênant. Le souffle coupé, Roger la contemple enfouir son livre dans son sac et se lever, féline, si diablement gracieuse.

La porte du café se referme dans un claquement discret derrière elle. A sa table, tétanisé, Roger sent les coins de sa bouche se débloquent brusquement, dans un éclair de douleur incompréhensible. Par réflexe, il porte la main à sa bouche et gémit. Interdit, le serveur lui accorde un regard intrigué. Il doit avoir l'air d'un démon en pleine crise de démence, assis là, gémissant de douleur tout en souriant furieusement.

- Tout va bien, Monsieur ?

Roger se lève, mécaniquement, puis entrevoit la porte des toilettes. Sans un mot, il s'engouffre dans le petit réduit malodorant. Après avoir verrouillé derrière lui, il tente de reprendre son souffle. En vain. L'air revient, trop vite et trop fort, asphyxiant, et dans son sillage un torrent incontrôlable de gros sanglots salés. De l'autre côté de la porte, le volume de la musique augmente lentement, pudique. Un saint, ce serveur.

6.

Chambre de Roger. Soir. Lit conjugal.

Allongé dans le lit, Roger fait semblant de lire, sans même connaître le titre du livre. Ses yeux

glissent agréablement d'une lettre à l'autre, sans rien former, ni mot, ni phrase. Ni sens.

Sa femme sort de la salle de bain. Roger l'observe, vaguement coupable, par-dessus la couverture cartonnée de son bouquin. Elle vient s'allonger à ses côtés, apportant avec elle une agréable odeur de savon frais, un parfum de fruits. Ses longs cheveux humides balaient avec élégance son dos et ses hanches. Elle lui sourit lorsqu'il pose sa main sur son épaule.

Sans réfléchir, Roger se laisse posséder par le *Sourire de l'homme travaillé et pensif* qui s'immisce sur ses lèvres. Les yeux de sa femme se plissent, merveilleux, si évidemment sincères. Elle se penche vers lui et l'embrasse. Puis elle se retourne et éteint sa lampe de chevet. De son côté, Roger règle le réveil matin sur sept heures tapantes. Il éteint à son tour, et dans l'obscurité, enlace lentement le corps à côté de lui, caressant la peau douce du creux de son dos.

Le sourire aux lèvres.

Le Distributeur De Coca-Cola *fait partie du recueil* Dolce Folia.

Plus d'information sur www.fantomurbo.fr/